

Le plan du dialogue

- INTRODUCTION (142a-145e)
- Transmission (142a-143c)
Le contexte (143c-145e)
- DEVELOPPEMENT (145e-210a)
- La question (145e-151d)
 refus d'une définition par l'exemple (145e-147c)
 difficulté de la tâche à comparer avec les mathématiques (147c-148e)
la méthode (148e-151d)
Les réponses: trois définitions
- I) La science c'est la sensation (151d-187b)
 Position de Théétète (151d-e)
 assimilation
 à Protagoras (151e-152c)
 à Héraclite (152c-153d)
 explicitation (153d-160°)
 réfutation (160e-187b)
 Trois objections contre la thèse de l'homme mesure par Protagoras (160e-163a)
 Quatre objections contre la définition (163a-168c)
 Objection à Protagoras; auto-réfutation (168c-171c)
 Objection morale à Protagoras (171c-172b)
 digression (172c-177b)
 Objection à Protagoras: le futur (177b-179b)
 Objection à Héraclite: auto-réfutation (179c-183c)
 Mobilisme / immobilisme (183c-187e)
- II) La science c'est l'opinion vraie (187e-201c)
 première difficulté (187e-188c)
 deuxième difficulté (188c-189b)
 troisième difficulté (189b-190e)
 quatrième difficulté (190e-196c)
 cinquième difficulté (196c-200d)
 sixième difficulté (200d-201c)
- III) L'opinion vraie accompagnée d'un *logos* (201c-210d)
 Les éléments
 le rêve (201d-202c)
 la critique (202c-206c)
 Ce qu'est le *logos*
 ni le discours par lequel on exprime l'opinion vraie (206c-e)
 ni le dénombrement des composants élémentaires (206e-208b)
 ni l'énoncé du caractère distinctif (208b-210a)

CONCLUSION

Rendez-vous (210a-d) le lendemain pour une discussion qui correspond à celle censée être racontée dans le *Sophiste*

Théétète 148e-150c

Socrate. Vas-y donc, car tu as tout à l'heure bien pris la tête ; essaye d'imiter ta réponse au sujet des puissances : tout comme celles-là, qui sont plusieurs, tu les a encloses dans une seule forme, désigne de même les multiples sciences par une unique formule.

Théétète. Mais sache-le bien, Socrate, bien souvent j'ai entrepris d'y réfléchir, en entendant rapporter les questions qui viennent de toi. Eh bien, je ne suis pas moi-même capable de me persuader que j'en dis suffisamment, mais pas non plus, quand un autre parle à la façon que toi, tu prescrites, de lui prêter l'oreille ; et pourtant je ne peux non plus me délivrer (ἀπαλλαγῆναι) du sentiment d'être sur le point de trouver.

S. C'est parce que tu es dans les douleurs de l'enfantement (Ὠδίνεις), cher Théétète : cela vient de ce qu'au lieu de n'avoir rien en toi, tu es enceint (ἐγκύμων).

Th. Je ne sais pas, Socrate ; je dis ce que je ressens, c'est tout.

S. [149a] Allons donc, drôle ! Tu n'as pas entendu dire que moi, je suis le fils d'une accoucheuse (μαία), tout à fait de la bonne race, une experte, Phénarète ?

Th. J'ai déjà entendu cela.

S. Et que j'exerce le même métier, est-ce que tu l'as entendu ?

Th. Pas du tout.

S. Eh bien, le fait est, sache-le bien ; ne me dénonce pourtant pas devant les autres. Car, mon ami, cela passe inaperçu, que je possède cet art : eux, parce qu'ils ne le voient pas, ce n'est pas cela qu'ils disent sur moi, mais que je suis absolument de nulle part et que je fais perdre aux hommes leurs moyens. Cela aussi, tu l'as entendu ?

Th. [149b] Moi, oui.

S. Dois-je donc te dire ce qui en est cause ?

Th. Tout à fait.

S. Aie bien à l'esprit ce qui a trait aux accoucheuses (μαία), sans rien omettre de ce que cela englobe, et tu comprendras plus facilement ce que je veux que tu comprennes. Tu sais peut-être, en effet, qu'aucune d'entre elles n'accouche d'autres femmes (ἄλλας μαιεύεται,) alors qu'elle-même est encore mise enceinte et a des enfants (ἔτι αὐτῇ κυῖσκομένη τε καὶ τίκτουσα) : au contraire, ce sont celles qui sont désormais incapables d'avoir des enfants qui accouchent les autres.

Th. Tout à fait.

S. Et la cause de cela, on dit que c'est Artémis, N'ayant point [149c] enfanté (ἄλοχος), elle a pour fonction de veiller aux enfantements (τὴν λοχείαν). Bien sûr, ce n'est pas aux femmes stériles (στερίφαις) qu'elle a, par conséquent, accordé de faire les accouchements (στερίφαις), parce que la nature humaine est trop faible pour s'approprier l'art de ce dont elle n'a pas l'expérience ; mais c'est à celles qui, du fait de leur âge, ne peuvent plus avoir d'enfants (ἀτόκοις), qu'elle a assigné cette tâche, comme un prix accordé à leur ressemblance avec elle.

Th. C'est plausible.

S. Ceci également, donc, est plausible, nécessaire même : que les accoucheuses (ὕπὸ τῶν μαιῶν), mieux que les autres femmes, reconnaissent les femmes enceintes (κυούσας) et celles qui ne le sont pas ?

Th. Sans réserve, cette fois.

S. Bien connu aussi, le fait que les accoucheuses (μαῖαι), par les médicaments qu'elles donnent et par leurs chants, [149d] ont le pouvoir à la fois d'éveiller les douleurs de l'enfantement (ὠδίνας) et de les rendre plus douces à volonté, et aussi de faire accoucher celles qui ont un accouchement difficile (τίκτειν τε δὴ τὰς δυστοκούσας), tout comme, si leur avis est de faire avorter un jeune être, elles provoquent l'avortement (ἀμβλίσκουσιν) ?

Th. C'est cela.

S. Est-ce qu'en outre tu t'es aussi aperçu de ceci qui leur est propre : qu'elles sont aussi des entremetteuses (προμνήστριαί) tout à fait redoutables, en ce sens qu'elles ont toute compétence pour ce qui est de savoir quelle compagne il faut à quel homme pour mettre au monde (προμνήστριαί) les enfants les meilleurs ?

Th. Cela, je n'en sais rien du tout.

S. Eh bien, sache qu'elles en conçoivent plus de fierté que de [149e] couper le cordon (ὄμφαλητομία). Réfléchis en effet : crois-tu que l'entretien et la récolte des fruits de la terre font partie du même métier que savoir, par ailleurs, sur quel sol il faut jeter quelle plante et quelle semence, ou cela relève-t-il d'un autre art ?

Th. Non, au contraire, cela appartient au même.

S. Mais visant la femme, tu crois qu'autre est l'art d'avoir ce genre de connaissance, autre l'art de la récolte ?

Th. Ce n'est pas probable, en tout cas.

S. [150a] Non, en effet. Mais, à cause du commerce, étranger à toute règle et pratique réfléchie, qui rapproche homme et femme, — à quoi l'on donne le nom de proxénétisme —, les accoucheuses, parce qu'elles sont respectables, évitent même de s'occuper de transmettre les propositions, craignant, à s'en occuper, de tomber sous l'autre accusation. Pourtant, c'est à celles du moins qui sont, au réel sens du mot, des accoucheuses, à elles seules, qu'il convient de faire aussi, dans les règles de l'art, les intermédiaires.

Th. Il y a apparence.

S. Voilà donc jusqu'où s'étend le métier des accoucheuses : moins loin que mon propre rôle. Car il y a une chose supplémentaire qui n'est pas possible aux femmes : parfois [150b] mettre au monde des simulacres (εἰδῶλα τίκτει), parfois des êtres véritables, et que la chose ne soit pas facile à diagnostiquer. Si les femmes avaient cela en plus, ce serait pour les accoucheuses le travail le plus important et le plus beau, de trier ce qui est véritable ou non ; ou bien tu ne le crois pas ?

Th. Moi, si.

S. Or, à mon métier de faire les accouchements, appartiennent toutes les autres choses qui appartiennent aux accoucheuses, mais il en diffère par le fait d'accoucher des hommes, mais non des femmes, et par le fait de veiller sur leurs âmes en train d'enfanter, mais non sur leurs corps (μαιεύεσθαι καὶ τῶ τὰς ψυχὰς αὐτῶν τικτούσας ἐπισκοπεῖν ἀλλὰ μὴ τὰ σώματα). Et c'est cela le plus important [150c] dans notre métier : être capable d'éprouver, par tous les moyens, si la pensée du jeune homme donne naissance à un simulacre, c'est-à-dire à du faux (εἰδῶλον καὶ ψεῦδος ἀποτίκτει), ou à quelque chose de viable, c'est-à-dire à du vrai (ἢ γόνιμόν τε καὶ ἀληθές). Pourtant, j'ai au moins cet attribut, qui est propre aux accoucheuses : je suis impropre à la conception d'un savoir, et ce que beaucoup m'ont déjà reproché, à savoir que je questionne les autres, mais que moi-même je ne réponds rien sur rien parce qu'il n'y a en moi rien de savant, c'est un fait véritable qu'ils me reprochent. Et la cause de ce fait, la voici : procéder aux accouchements, le dieu m'y force, mais il me retient d'engendrer (μαιεύεσθαι με ὁ θεὸς ἀναγκάζει, γεννᾶν δὲ ἀπεκώλυσεν). (trad. M. Nancy modifiée)

Banquet 209b-e

Diotime. Quand, par ailleurs, parmi ces hommes, il s'en trouve un qui est fécond selon l'âme depuis son jeune âge [209b], parce qu'il est divin, et que, l'âge venu, il sent alors le désir d'engendrer et de procréer, bien entendu il cherche, j'imagine, en jetant les yeux de tous côtés, la belle occasion pour procréer ; jamais, en effet, il ne voudra procréer dans la laideur. Aussi s'attache-t-il, en tant qu'il est gros, aux beaux corps plutôt qu'aux laids, et, s'il tombe sur une âme qui est belle, noble et bien née, il s'attache très fortement à l'une et à l'autre de ces beautés, et, devant un individu de cette sorte, il sait sur-le-champ parler avec aisance de la vertu, c'est-à-dire des devoirs [209c] et des occupations de l'homme de bien, et il entreprend de faire l'éducation du jeune homme. C'est que, j'imagine, au contact avec le bel objet et dans une présence assidue auprès de lui, il enfante et il procréé ce qu'il portait en lui depuis longtemps ; qu'il soit présent ou qu'il soit absent, sa pensée revient à lui et de concert avec lui il nourrit ce qu'il a procréé. Ainsi une communion bien plus intime que celle qui consiste à avoir ensemble des enfants, une affection bien plus solide, s'établissent entre de tels hommes ; plus beaux en effet et plus assurés de l'immortalité sont les enfants qu'ils ont en commun. Tout homme préférera avoir des enfants de ce genre [209d] plutôt que des enfants qui appartiennent au genre humain. Et, en considérant Homère, Hésiode et les autres grands poètes, il les envie de laisser d'eux-mêmes des rejetons qui sont à même de leur assurer une gloire, c'est-à-dire un souvenir éternel, parce que leurs poèmes sont immortels ; ou encore, poursuivait-elle, envie-t-il le genre d'enfants que Lycurge a laissés à Lacédémone, et qui assurèrent le salut de Lacédémone et, pour ainsi dire, celui de la

Grèce tout entière. Et chez vous, c'est Solon qui est honoré, comme le père de vos lois. Il ne faut pas oublier les autres hommes qui, dans bien d'autres endroits, [209e] que ce soit chez les Grecs ou chez les Barbares, ont accompli plein de belles choses, en engendrant des formes variées d'excellence ; à ceux-là de tels enfants ont valu de nombreux sanctuaires, alors que les enfants qui appartiennent à l'espèce humaine n'ont encore valu rien de tel à personne. (trad. L. Brisson modifiée)

Ménon 80e-81e

Socrate. [80e] Je comprends de quoi tu parles, Ménon. Tu vois comme il est éristique, cet argument que tu dérites, selon lequel il n'est possible à un homme de chercher ni ce qu'il connaît ni ce qu'il ne connaît pas ! En effet, ce qu'il connaît, il ne le chercherait pas, parce qu'il le connaît, et le connaissant, n'a aucun besoin d'une recherche ; et ce qu'il ne connaît pas, il ne le chercherait pas non plus, parce qu'il ne saurait même pas ce qu'il devrait chercher.

Ménon. [81a] Ne crois-tu donc pas que cet argument soit bon, Socrate ?

S. Non, je ne le crois pas.

M. Peux-tu me dire en quoi il n'est pas bon ?

S. Oui. Voilà, j'ai entendu des hommes aussi bien que des femmes, qui savent des choses divines...

M. Que disaient-ils ? Quel était leur langage ?

S. Un langage vrai, à mon sens, et beau !

M. Quel est-il ? Et qui sont ceux qui tiennent ce langage ?

S. Ce langage, ce sont ceux des prêtres et des prêtresses qui s'attachent à rendre raison des choses auxquelles ils se consacrent, qui le tiennent. [81b] C'est aussi Pindare qui parle ainsi, comme beaucoup d'autres poètes, tous ceux qui sont divins. Ce qu'ils disent, c'est ceci. Voyons, examine s'ils te semblent dire la vérité.

Ils déclarent en effet que l'âme de l'homme est immortelle, et que tantôt elle arrive à un terme — c'est justement ce qu'on appelle « mourir » —, tantôt elle naît à nouveau, mais qu'elle n'est jamais détruite.

C'est précisément la raison pour laquelle il faut passer sa vie de la façon la plus pieuse possible. (trad.

M. Canto-Sperber modifiée)

Platon commence par ancrer sa réponse dans la tradition religieuse en évoquant des prêtres et des prêtresses qui transmettent une croyance en une survie de l'âme humaine et en sa transmigration. Dans la mesure où cette transmigration implique un système rétributif, qui implique que l'âme soit punie ou récompensée, il est nécessaire que cette âme garde son identité. Or cela implique qu'elle conserve en sa mémoire un certain nombre de souvenirs relatifs à sa conduite, bonne ou mauvaise. Pour répondre à la question posée par Ménon, Platon reprend ces idées d'immortalité de l'âme, de transmigration et de mémoire, mais il les situe dans un contexte philosophique très différent de la tradition religieuse à laquelle elles ressortissent.

La réponse philosophique à l'argument suivant lequel on ne peut rien connaître se trouve dans le passage suivant :

Socrate. [81c] Puis donc que l'âme est immortelle et qu'elle a eu plusieurs naissances, et puisqu'elle a vu et les choses d'ici-bas et celles de l'Hadès, c'est-à-dire toutes les réalités, il n'y a rien dont elle n'a pas pris connaissance. Par voie de conséquence, il n'est pas du tout étonnant qu'elle soit en état de se remémorer, concernant aussi bien la vertu que le reste, ce dont elle a déjà fait l'expérience dans le passé. En effet, dans la mesure où la nature tout entière fait partie [81d] d'une même famille et dans la mesure où l'âme a pris connaissance de toutes choses (καὶ μεμαθηκίας τῆς ψυχῆς ἅπαντα), rien n'empêche que, en se remémorant une seule chose (ἐν μόνον ἀναμνησθέντα) — ce que précisément nous appelons apprendre (ὁ δὲ μάθησιν καλοῦσιν ἄνθρωποι) —, on ne redécouvre toutes les autres (τᾶλλα πάντα αὐτὸν ἀνευρεῖν), à condition d'être vaillant et de ne pas perdre courage

(ἐάν τις ἀνδρεῖος) au cours de la recherche. Par suite, le fait de chercher et le fait d'apprendre, cela en effet équivaut au total à une remémoration (τὸ γὰρ ζητεῖν ἄρα καὶ τὸ μανθάνειν ἀνάμνησις ὅλον ἐστίν). Il ne faut donc pas se laisser persuader par cet argument éristique. Il risque de nous rendre paresseux et, parmi les hommes, ce sont les mous qui se plaisent [81e] à lui prêter l'oreille, tandis que l'argument que je viens de tenir exhorte au travail et à la recherche. Puisque j'ai confiance en la vérité de ce discours, je consens à chercher avec toi ce qu'est la vertu. (trad. M. Canto-Sperber modifiée)

Phédon 72e-73a-b, dans 72e-77a

Il me semble impossible de ne pas voir dans le passage du *Phédon* qui suit une allusion explicite à la preuve apportée dans le *Ménon* à l'effet que l'acte d'apprendre est une réminiscence (ὅτι ἡμῖν ἡ μάθησις οὐκ ἄλλο τι ἢ ἀνάμνησις). Après avoir rappelé cette doctrine (*Phédon* 72e-73a), Cébès poursuit: «Il y a dit Cébès une preuve remarquable entre toutes: quand on questionne les gens, si les questions sont bien posées ils expriment toute chose, d'eux-mêmes, telle qu'elle est en réalité. Or s'il n'y avait pas en eux une science (ἐπιστήμη), c'est-à-dire (καὶ) un jugement droit (ὀρθὸς λόγος), ils ne pourraient le faire. Ensuite si par exemple on dirige leur esprit vers les figures de géométrie (τὰ διαγράμματα) et les autres objets du même ordre, la preuve est donnée de la façon la plus évidente, qu'il en est bien ainsi. » (*Phédon* 73a-b)

Phèdre (249b-c)

« Il faut en effet que l'homme arrive à saisir ce qu'on appelle « forme intelligible », en allant d'une pluralité de sensations vers l'unité qu'on embrasse au terme d'un raisonnement. Or, il s'agit là d'une réminiscence (ἀνάμνησις) des réalités jadis contemplées par notre âme (ἐκείνων ἃ ποτ' εἶδεν ἡμῶν ἢ ψυχῆ), quand elle accompagnait le dieu dans son périple, quand elle regardait de haut ce que, à présent, nous appelons « être » et qu'elle levait la tête pour contempler ce qui est réellement. Aussi est-il juste assurément que seule ait des ailes la pensée du philosophe, car les réalités auxquelles elle ne cesse, dans la mesure de ses forces, de s'attacher par le souvenir (μνήμη), ce sont justement celles qui, parce qu'il s'y attache, font qu'un dieu est un dieu. Et, bien sûr, l'homme qui fait un usage correct de ce genre de remémoration (ἀνάμνησις), est le seul qui puisse, parce qu'il est toujours initié aux mystères parfaits, devenir vraiment parfait. Mais, comme il s'est détaché de ce à quoi tiennent les hommes et qu'il s'attache à ce qui est divin, la foule le prend à partie en disant qu'il a perdu la tête, alors qu'il est possédé par un dieu, ce dont ne se rend pas compte la foule. (trad. L. Brisson modifiée)

Traductions

Théétète, texte et traduction par A. Diès, Paris, 1923.

Cornford, F.M., *Plato's theory of knowledge*, London, 1935.

Théétète, trad. nouvelle du par L. Robin dans Platon, *Œuvres complètes*, t. II, Paris, 1950.

Theaetetus, transl. and notes by J. McDowell, Oxford, 1973.

Theaetetus, transl. by M.J. Levett [1990], rev. By M.J. Burnyeat, dans Platon, *Complete works*, Indianapolis / Cambridge, 1997.

Interprétations

M. Burnyeat, « Socratic midwifery, Platonic inspiration », *Bulletin of the Institute of Classical Studies* 24, 1977, p. 7-16.

M. Burnyeat [1990], *Introduction au Théétète de Platon*, trad. M. Narcy, Paris, 1998.

Sedley, D., *The midwife of Platonism*, Oxford, 2004.

C. Gill et M. Mc Cabe (edd.), *Form and Argument in Late Plato*, Oxford, 1996.

T. Chapell, *Reading Plato's Theaetetus*, Sankt Augustin, 2004.

La mesure du savoir : études sur le Théétète de Platon, ed. by Dimitri El Murr, Paris, 2013.

